



Pendentif en jade

- *hei-tiki*
- Polynésie
- Nouvelle-Zélande
- Maori
- 18ème - 19ème siècle
- Néphrite (jade)
- H. : 10,2 cm
- Période Te Puawaitanga (1500-1800).
- INV. 5107-E

Quelques centaines d'années après leur arrivée en Nouvelle-Zélande, les Maori ont découvert le jade, appelé *pounamu*, dans quelques vallées reculées des montagnes et sur la côte balayée par les tempêtes de l'île du Sud. N'ayant pas de bêtes de somme et ne pouvant utiliser les pirogues sur cette côte exposée, ils devaient transporter les gangues brutes à dos d'homme, à travers les cols des hautes montagnes et les rivières issues des

glaciers. Les hommes portaient des sandales en chanvre pour se protéger les pieds de la neige et des rochers acérés.

Ce type de jade est de la néphrite, extrêmement dure et difficile à travailler. Les Maori ont d'abord essayé d'appliquer leurs vieilles techniques d'écaillage et de meulage, mais, bientôt, ils mirent au point une nouvelle méthode qui consistait à découper et à former la pierre à l'aide de scies en grès et d'abrasifs, et à la percer à l'aide de forets à corde, avec une mèche en pierre. Les artisans apprirent ensuite à fabriquer des burins aiguisés pour sculpter le bois, des lances de combat à bout pointu et des pendants d'oreilles et autres bijoux.

L'expression la plus aboutie des talents des artisans du jade est le *hei-tiki*, qui représente une figure humaine contorsionnée. On en connaît deux variétés fondamentales : l'une au corps en torsion, une main posée sur la bouche ou la poitrine ; l'autre, plus répandue, en position frontale, les deux mains appuyées sur les hanches. C'est celle que l'on voit ici.

Les *hei-tiki* firent l'objet d'un commerce intense dans toute la Nouvelle-Zélande, car certaines tribus souhaitaient à tout prix se procurer cette pierre précieuse. Un *hei-tiki* pouvait devenir un héritage familial, gagnant en valeur à mesure qu'il était transmis aux générations suivantes, car il gardait le mana des ancêtres illustres, aussi bien hommes que femmes, qui l'avaient porté sur leur corps.

Le spécimen de la collection Barbier-Mueller est si ancien que les traits du visage sont estompés et que la cordelette en chanvre a, par deux fois, usé le trou dans lequel elle passait. Comme beaucoup de *hei-tiki* préeuropéens, il est petit et fin dans ses détails, et son poli est à la fois riche et profond. Les exemplaires produits après l'arrivée des Européens sont généralement plus grands et plus grossiers, et leur poli brillant manque de profondeur.

Roger Neich, *Arts d'Afrique et d'Océanie. Fleurons du musée Barbier-Mueller, musée Barbier-Mueller & Hazan (éd.)*, 2007 : p. 373.